



**HAL**  
open science

## De l'Expression au Signe La voie de la polarisation

David Piotrowski

► **To cite this version:**

David Piotrowski. De l'Expression au Signe La voie de la polarisation. Sémiotique et Linguistique, A paraître. hal-03096136

**HAL Id: hal-03096136**

**<https://hal.science/hal-03096136>**

Submitted on 4 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## De l'Expression au Signe

### La voie de la polarisation

David PIOTROWSKI

CNRS – UMR 7597

#### 1 -- Introduction

Ce n'est pas sans appréhension que l'on reprend la question du signe : tant d'études y ont été consacrées, tant de brillants esprits l'ont discuté et profondément exploré... Mais de cette conjoncture décourageante on peut toutefois tirer parti. Car ce dont atteste cette profusion de réflexions sur une question qui persiste donc au fil de l'histoire, au gré des mutations socio-culturelles et des bouleversements épistémologiques, c'est d'une certaine façon la réalité du phénomène considéré. Il y aurait comme une certitude tangible et manifeste du signe, une vérité flagrante d'une sorte de factualité dénommée signe, qui s'imposerait au regard et, partant, à la réflexion de chacun.

Cette opinion, on la trouve par exemple exprimée par Saussure, notamment lorsqu'il attribue au signe le qualitatif de « concret » : « les signes dont la langue est composée ne sont pas des abstractions mais des objets réels ; ce sont eux et leurs rapports que la linguistique étudie ; on peut les appeler les entités concrètes de cette science » [CLG, p. 144]. Ou encore, Merleau-Ponty qui situe le fait du signe au premier plan de la réalité sémiolinguistique : « le phénomène central du langage est *l'acte commun du signifiant et du signifié* » [Signes, p. 154].

Il reste que cette certitude attachée au fait du signe, auquel il faut bien reconnaître la force d'évidence, se trouve généralement reconsidérée, autant par les auteurs qui l'affirment que par de nombreuses autres perspectives théoriques qui en dissolvent l'unité.

Ainsi s'agissant de Saussure par exemple, et quand bien même il définit au départ la langue comme « [...] un système de signes où il n'y a *d'essentiel* que l'union du sens et de l'image acoustique [...] » [CLG. p. 32, nous soulignons], la primauté du signe se trouve déniée à deux titres : d'une part en allouant cette primauté au système : « [...] c'est une grande illusion de considérer un terme simplement comme l'union d'un certain son avec un certain sens. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie ; ce serait croire qu'on peut commencer par les termes et construire le système en en faisant la somme, alors qu'au contraire c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme » [CLG, p. 157]<sup>1</sup>, d'autre part en récusant le signe dans son « essence » même : « il n'y a [...] ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons » [CLG 156], et enfin en le « secondarisant » : le signe n'est rien qu'un « effet de bord », qu'une conséquence fonctionnelle d'un raison systémique supérieure (la langue) qui opère en corrélant entre les substances de l'expression et du contenu des rapports de limitations réciproques et y institue des unités duales : « Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. » [CLG 156], et corrélativement : « la langue élabore ses unités [négatives] en se constituant entre deux masses amorphes » [CLG 156]. Il en est de même pour Merleau-Ponty qui amenuise la densité factuelle du signe en ne lui allouant qu'une existence transitoire : alors simple point de passage entre, d'une part, des formes diacritiques fondamentales (ici Merleau-Ponty reprend et réinvente la différentialité saussurienne) et, d'autre part, l'aboutissement d'une opération de « consommation » qui, débouchant sur une contrepartie du signe, en anéantit corrélativement l'existence.

En effet, rappelons que, réinvestissant donc la pensée saussurienne, Merleau-Ponty situe au fondement de la parole et de l'acte du signifier, et donc en deçà du phénomène signe, le pouvoir différentiel des

<sup>1</sup>Ou encore « Au contraire, c'est <du système>, du tout solidaire qu'il faut partir ; ce dernier se décompose en certains termes » (Cours III : 281).

phonèmes : puisque la différence est le mode d'existence de la signification, et que « [chaque signe] ne signifie que sa différence à l'égard des autres » [Signes 143], C'est donc dans ces éléments linguistiques dépourvus de signification et qui fonctionnent différenciellement qu'il convient de localiser la forme originariaire et l'essence du « geste verbal ». Il s'agit des *phonèmes*, identités « oppositives, relatives et négatives », comme « [...] composantes du langage qui n'ont pas pour leur compte de sens assignable et qui ont pour seule fonction de rendre possible la discrimination des signes [...] » [Signes 64]. Les phonèmes, qui livrent « [...] la puissance inépuisable de différencier un geste linguistique d'un autre » [LPdM 47], constituent ainsi les « [...] vrais fondements de la parole, puisqu'ils [...] ne *veulent* par eux même *rien dire* qu'on puisse désigner. Mais, justement pour cette raison, ils représentent la forme originariaire du signifier, ils nous font assister, au-dessous du langage constitué, à l'opération préalable qui rend simultanément possibles les significations et les signes discrets » [LPdM 47]. En dessous du langage constitué, c'est donc dans les systèmes phonologiques que l'on pourra localiser « [...] cette couche primordiale [...] en définissant avec Saussure les signes, non pas comme les représentants de certaines significations, mais comme des moyens de différenciation de la chaîne verbale et de la parole [...] » [LPdM 45].

Mais si le signe, dans son acception commune d'unité indivise d'un signifiant et d'un signifié, perd donc sa position première dans le système de la langue et dans l'acte de parole, il n'en acquiert pas pour autant le statut d'un terme ultime, d'un aboutissement. Car, comme y insiste Merleau-Ponty, parmi les pouvoirs de la langue, et même comme forme supérieure de son accomplissement, il faut compter celui de déboucher sur des univers, d'idées ou de choses, pourvus d'un ordre propre, et situés par-delà les langues. Car c'est un fait que dans leur usage vivant « les signes sont aussitôt oubliés, seul demeure le sens, et la perfection du langage est bien de passer inaperçue [...] *Cela même est la vertu du langage* : [il] nous jette à ce qu'il signifie, il se dissimule à nos yeux par son opération même, son triomphe est de s'effacer et de nous donner accès, par-delà les mots, à la pensée même de l'auteur » [LPdM 16]. Cette opération où le signe s'évanouit au profit d'une contrepartie idéale ou désignée, et ne subsiste plus que comme une enveloppe inerte, porte le nom de « consommation » : « Le pouvoir du langage [...] nous donne ainsi l'illusion de dépasser toute parole et d'aller aux choses mêmes [LPdM 58] », ainsi « [...] il y a, dans l'exercice du langage, conscience de dire quelque chose, et présomption d'une consommation du langage [...] » [LPdM 57]. On notera qu'une étape de ce processus de consommation est rendue dans le cadre de la théorie des modèles, où le signifiant, disposant d'une position autonome (symbole formel) et se trouvant conventionnellement attaché à un objet (concept ou référent), est en mesure d'y renvoyer à ses dépens.

Merleau-Ponty et Saussure, qui, quoiqu'ils rapportent en dernière instance le fait du signe au statut d'état transitoire -- de réalité passagère et évanescence dans le flux englobant de l'activité sémiotique -- lui concèdent toutefois au départ une certaine vérité positive, et donc placent le signe, ne serait-ce que temporairement, au centre de leur démarche théorique. Ainsi, pour Merleau-Ponty, *confer* la thèse, longuement discutée dans *PhP*, que « le mot a un sens », thèse qui installe de plain-pied une problématique de l'expressivité et, concomitamment, ouvre un questionnement sur la logique et la possibilité d'une incorporation réciproque de la « forme » (entendue ici comme face perceptible du signe) et du sens.

A l'examen de ces deux approches, il apparaît donc que le fait central et « positif » de la phénoménalité sémiolinguistique, à savoir l'unité indivise du signifiant et du signifié, ce fait dont le caractère manifeste pourrait expliquer la persistance d'une interrogation sur le signe au fil des âges, se trouve « dépassé », en tout cas dissous dans des structures englobantes. Et il en est de même pour d'autres approches qui se saisissent à leur départ du signe, dans sa forme flagrante d'incorporation réciproque d'un signifiant et d'un signifié, et ambitionnent d'en dévoiler les principes constitutifs. Ainsi en est-il par exemple des travaux de Husserl, où le phénomène signe figure en position initiale des investigations sur

l'intentionnalité. Or, pareillement à Saussure et Merleau-Ponty, et au terme d'une longue et laborieuse réflexion, qui progresse au long des *Recherches Logiques*, passe par les *Ideen* et culmine dans les *Leçons sur une théorie de la signification*, Husserl est conduit à abandonner l'idée du signe comme unité en propre d'un signifiant et d'un signifié, au profit d'une unité « extérieure » en ce qu'elle procède de la structure englobante du champ attentionnel de la conscience – nous y reviendrons.

## 2 -- Ouverture problématique

On observe donc que dans ces précédentes approches le signe se trouve systématiquement reconsidéré « à la baisse », ceci sous différents angles : son statut de phénomène principal se trouve relativisé, son rôle fonctionnel (par exemple comme composante combinatoire élémentaire) amenuisée, et ses régimes de constitution ne lui sont plus attachés en propre mais tiennent d'opérations sous-jacentes, subséquentes ou englobantes (cf. aussi, plus avant, l'exemple de la glossématique). En somme, tout se passe comme si les théorisations des phénomènes sémiotiques, se détournant du caractère d'essence reconnu au signe, n'en délivraient jamais que des formes attenantes et approchantes, des formes préparatoires ou conclusives.

Considérant cette singulière conjoncture épistémique, toute la question est alors de savoir si cet évitement du caractère d'essence du fait sémiotique, qui relate en vérité une incapacité à conceptualiser frontalement le fait du signe (cf. *supra*, la question des rapports « internes » et « externes ») pour corrélativement n'en reconnaître que des formes attenantes, formes qui y président ou par lesquelles il se consomme (ainsi, on a vu du signe logico-algébrique tel que défini dans la théorie de modèles), est à concevoir en terme d'approximation, voire de limitation : le signe étant alors comme une limite supérieure ou inférieure d'opérations déterminées qui en administrent la formation ou la dispersion. Dans ce cas, le signe ne pourrait être approché que de sa périphérie et jamais saisi en son centre organisateur -- ceci semblablement à une valeur irrationnelle qui peut toujours être encadrée, et d'autant plus près qu'on le souhaite, par des nombres rationnels plus grands et plus petits. Ou bien, plutôt qu'une vision centripète qui approche le signe de l'extérieur, faut-il plutôt défendre une vision centrifuge, où le signe, originellement assumé et pensé dans son caractère essentiel, se trouve, dans une sorte de prolongement analytique obligé, nécessairement reconfiguré en des formes et suivant des régimes par lesquels il dépasse alors ce qu'il porte simplement en lui, pour acquérir ainsi le pouvoir d'instituer des univers de sens encore inexistantes. On rejoint ici les vues de Merleau-Ponty selon lequel l'authentique parole vivante accomplit une intention significative novatrice, à savoir établit dans un corps verbal « [...] l'excès de ce que je veux dire sur ce qui est ou ce qui a déjà été dit » [*Signes* 145].

Cette perspective centrifuge ne va toutefois pas sans rencontrer d'importantes difficultés. Car le signe, dans sa nature en propre, échappe aux formes catégoriales d'une épistémè « classique », telles qu'elles ont cours dans les sciences empiriques. Ainsi, tout particulièrement, les substances, dans une épistémè classique, sont du point de vue des liaisons entre leurs parties pensées sur le mode de rapports « externes » : « *partes extra partes* ». Comme le rappelle Merleau-Ponty, « L'objet de science se définit par l'extériorité mutuelle des parties ou des processus » [*SdC* p. 8]. Or le caractère d'essence du signe, lorsqu'on l'envisage suivant les catégories du savoir empirique, est celui d'une « interpénétration » des substances d'expression et de contenu (ici suivant la terminologie de Hjelmslev). Ainsi, entre signifiant et signifié il y a un rapport d'« intériorité », lequel plus généralement, et toujours suivant Merleau-Ponty [cf. *SdC*], constitue le régime relationnel spécifique des phénomènes de la vie, de la perception et du sens.

Cette relation d'intériorité se réalise dans les structures holistiques, où l'identité des parties comporte, mais sans la contenir réellement, l'identité de la totalité dont elles sont membre. De cette façon, par exemple, la mélodie est intérieurement présente en chacune des notes où elle passe : « Alors que les notes prises à part ont une signification équivoque, [...] chacune, dans la mélodie, [...] contribue pour sa

part à exprimer quelque chose qui n'est contenu en aucune d'elles et les relie intérieurement » [SdC 96]. De la même façon, une phrase n'est pas une simple juxtaposition de mots livrés dans un certain ordre, pour faire unité, à un processus d'intégration syntaxiquement réglé. Comme y insiste Benveniste, : « une phrase constitue un tout, qui ne se réduit pas à la somme de ses parties ; le sens inhérent à ce tout est réparti sur l'ensemble des constituants » [PLG I 123], et plus encore : « plutôt qu'ils n'y contribuent, les mots réalisent le sens de la phrase » -- ceci explique pourquoi « les premiers mots [sont] déjà rythmés et accentués d'une manière qui convienne à la fin de la phrase [...] » [SdC 97]. Il en est de même dans les structures expressives où, suivant les termes de Benveniste, on reconnaît une « cosubstantialité » des deux faces du signe : « le signifiant et le signifié [...] se composent ensemble comme l'incorporant et l'incorporé [...] cette consubstantialité du signifiant et du signifié [etc.] » [PLG I. 52]. C'est de même un régime d'intériorité que Hjelmslev entrevoit comme principe d'unité des deux faces du signe : « une expression n'est expression que parce qu'elle est l'expression d'un contenu, et un contenu n'est contenu que parce qu'il est contenu d'une expression » [Pg 67].

Quoi qu'il en soit, on comprend qu'un tel rapport d'intériorité, dont on a vu que Saussure lui-même le récusait (cf. *supra*), n'aura reçu de qualification que métaphorique. Ainsi, on parle de « fusion » des faces du signe, de leur « assimilation réciproque », de leur « incorporation » mutuelle, ou encore, comme Benveniste, de leur « symbiose » : « il y a entre eux [concept et image acoustique] une symbiose si étroite que le concept est comme l'âme de l'image acoustique » [PLG I 51].

Une autre solution aura été d'exclure cette sorte de rapport du champ de la connaissance sémiotique *stricto sensu*, mais alors, comme il a été évoqué plus haut, pour la reconstruire sur le principe de régimes et d'articulations sous-jacentes. Telle a été la formule développée par Hjelmslev, et que pour mémoire nous relatons succinctement.

On sait que Hjelmslev définit la *fonction sémiotique* comme un rapport d'interdépendance entre les plans de l'expression et du contenu (« la fonction sémiotique est en elle-même une solidarité : expression et contenu sont solidaires et se présupposent nécessairement l'un l'autre » [Pg 66-67]. L'originalité du traitement que Hjelmslev apporte à la fonction sémiotique tient à la position qu'il lui confère dans son système théorique. En effet, dans le dispositif de la glossématique, les rapports suivant lesquels s'élabore la connaissance sémiolinguistique se trouvent situés à un niveau d'analyse hiérarchiquement inférieur à celui de la connexion entre plans d'expression et de contenu. Plus précisément, Hjelmslev situe l'articulation forme/substance sous l'articulation entre plans d'expressions et de contenu. De cette façon, comme toute connaissance ne porte sur des rapports (*i.e.* la forme), la fonction sémiotique se situe « au-dessus » du plan du savoir sémiolinguistique et se trouve donc posée comme inconnaisable. Corrélativement, les rapports entre unités d'expression et de contenu (par exemple entre signifiant et signifié) se trouvent reconstruits sur la base de la relation de commutation, définie elle-même comme « conjonction » (rapport syntagmatique) entre « disjonctions » (rapports paradigmatiques) enregistrées dans chacun des plans. Ce que l'on observe, c'est que de nouveau la primauté donnée à l'architecture fonctionnelle se fait aux dépens de la « fonction sémiotique », pourtant reconnue par Hjelmslev comme condition de tout phénomène authentiquement sémiolinguistique.

La perspective phénoménologique n'est pas en reste : l'analyse du signe développée par *Husserl* a buté sur de sérieux obstacles, et sans les surmonter puisque, le problème de l'unité indivise du signe ne trouvant pas de réponse interne, c'est *in fine* au travers d'une superstructure de champ de conscience attentionnel [cf. *Leçons*] que le signifiant et le signifié recouvrent une certaine unité. Rappelons en effet que si, comme l'affirme la *1<sup>o</sup> RL*, « l'essence de l'expression réside exclusivement dans la signification » [RL1 56] alors l'analyse phénoménologique s'interdit de reconnaître, au sein du « phénomène signe », la présence, pourtant indubitable, d'une composante simplement sensible et conjointement donnée, quoique sur un mode affaibli, à l'objet d'une visée de signification (le signifié). Pour dépasser cette difficulté, qui est de conserver et d'assembler deux visées intentionnelles, l'une de perception, l'autre de signification, mais relevant de hauteurs de conscience distinctes, Husserl aura eu recours à la structure externe d'un champ attentionnel, où les deux visées se trouvent situées à des degrés distincts mais

interdépendants. Mais ce faisant, si la description phénoménologique des signifiants et des signifiés est pour partie assurée, c'est l'unité du signe qui est alors perdue, simplement parce que les deux visées se trouvent élaborées indépendamment l'une de l'autre, contrevenant donc au type d'unité qu'édicte la fonction sémiotique.

S'agissant alors de mettre sur pied une perspective « centrifuge », qui partirait donc du signe pensé dans son absolu sur le mode d'une liaison intérieure de ses deux faces, pour déboucher sur le signe reconnu, en conformité aux formes catégoriales d'une objectivité empirique, en ses diverses formes opératoires « approchées », il sera nécessaire de se pourvoir d'un cadre d'intelligibilité des rapports « intérieurs », et pour ce faire, on reprendra quelques des éléments de la discussion que Merleau-Ponty développe à ce sujet dans *La Structure du Comportement*.

Observons que cette reprise de Merleau-Ponty dans l'examen du fait expressif se situe dans le sillage de travaux sémiotiques contemporains, dont ceux de Visetti [cf. Cadiot & Visetti, Rosenthal & Visetti, Piotrowski & Visetti] et de Fontanille, mais avec une focalisation sur le problème de la « cosubstantialité », ce qui appelle sans doute un complément d'élucidation.

En effet, rappelons que du point de vue de Fontanille notamment – qui ne manque jamais de souligner le caractère principal de la fonction sémiotique (« veillons à ce que [les analyses] n'échappent pas à la contrainte minimale d'une solidarité entre expressions et contenus » [Fontanille, 14] – du point de vue de Fontanille, donc, et s'inscrivant dans une perspective merleau-pontienne, la sémiose est fondamentalement une affaire de corps propre. Ainsi, par exemple, et après avoir observé que « le corps a fait un retour explicite en sémiotique », il prolonge en notifiant « l'ancrage de la *sémiosis* dans l'expérience sensible ». Plus précisément : « dès qu'on s'interroge sur l'opération qui réunit les deux plans d'un langage, le corps devient indispensable [ : ] il apparaît comme la seule instance qui soit commune aux deux faces ou aux deux plans, et qui puisse fonder, garantir ou réaliser leur réunion en un ensemble signifiant » [Fontanille p. 4]. Le corps est donc ici conçu comme un « opérateur de sémiose », mais à différents titres qu'il faut rapidement parcourir. Dans sa fonction première, il participe de l'élaboration des qualités sensibles dont il constitue le versant pratique : « [T]oute saisie sensorielle est une saisie du mouvement, qui accompagne, précède ou provoque le mouvement, et qui, par conséquent est d'abord une sensation de la chair et du corps en mouvement » [Fontanille p. 9]. Mais si à ce premier niveau d'une corrélation de l'expérience sensorielle et des engagements corporels, les qualités sensibles, comme sièges immanents de valeurs pratiques, sont intrinsèquement signifiantes, c'est au travers d'opérations ultérieures (de conversion) que des significations relevant de dimensions axiologiques se trouvent élaborées et assignées. Le corps fonctionne cette fois comme opérateur qui, se saisissant des moments significatifs immanents au niveau particulier concerné, produit et y projette de nouvelles nappes de signification<sup>2</sup> :

Ce qu'on observe à ce second niveau, et aux niveaux ultérieurs, c'est que la *sémiose* y est conçue comme une procédure qui, par la puissance du corps propre et eu égard à ses affects, élabore et assigne de nouvelles valeurs de contenu à un plan d'expression antérieurement constitué. Dans cette optique il n'y a donc plus de fonction sémiotique au sens fort entendu plus haut, mais un processus de sémiotisation par voie de reconfiguration et d'attribution de valeurs signifiantes. Dans la conception de Fontanille il faut en vérité se situer au tout premier stade de la sémiotisation, celui où les mouvements corporels s'accomplissent concomitamment à l'installation de qualités sensibles signifiantes, pour voir se tramer une authentique sémiose. Mais c'est alors le principe d'une corrélation d'un corps mouvant et de qualités sensorielles intrinsèquement attenantes, précisément en ce qu'elles expriment des contenus pratiques, qui fait ici défaut.

---

<sup>2</sup> « [les conversions] sont des opérations qui impliquent un sujet épistémologique doté d'un corps, qui perçoit des contenus signifiants et qui en calcule et projette les valeurs. A chaque changement de niveau de pertinence, on peut imputer la réarticulation des significations à l'activité de cet opérateur sensible et "incarné" : il perçoit les significations d'un premier niveau comme des tensions entre catégories, des conflits gradués, et il tire de cette perception de nouvelles significations, articulées en forme de "valeurs positionnelles", au niveau de pertinence suivant »

Il ne s'agira pas ici de discuter la pertinence d'une telle approche : son intérêt et son efficacité étant établis par ailleurs. On observera seulement que l'opération sémiotique qui est à son fondement, en ce qu'elle installe le premier plan d'expressivité, reste inexpliquée. Mais surtout on observera que le problème de la fonction sémiotique ainsi posé a reçu un traitement, ainsi que des éléments de solution, dans la problématique du « premier » Merleau-Ponty – problématique vers laquelle on se trouve alors tout naturellement redirigé.

Voyons alors comment Merleau-Ponty dans la *SdC* rend compte de l'intériorisation des significations corporelles (praxiques) aux qualités sensibles du monde de l'expérience. La clé de sa solution, disons-le d'emblée, se trouve dans le principe d'une « élaboration » des qualités sensibles. Nous y consacrons le paragraphe suivant.

### 3 – L'approche merleau-pontienne

Selon Merleau-Ponty, l'« élaboration des stimuli » qui instaure des « qualités sensibles » pourvues d'une signification corporelle, relève d'une logique holistique : il s'agit de concevoir la distribution des influx nerveux dans un organisme non plus sur le mode d'une chaîne de réactions causales déclenchées par des stimuli externes, mais sur le mode d'une régulation par un système central qui filtre, recompose et redistribue les actions du monde extérieur de sorte à déclencher des « *geste[s] doué[s] de sens biologique* » -- comme il en est par exemple dans les circonstances d'« irradiation d'influx » qui provoquent « [les] mouvements vitaux de chaque animal, au lieu de se conformer à la distribution anatomique des commandes motrices » [SdC 25].

Sous cette nouvelle optique, les processus ne sont pas commandés par des circuits préétablis et leurs possibles interactions, mais « [...] dépendent de l'état total du système nerveux et des interventions actives qui sont nécessaires pour la conservation de l'organisme » [SdC 25]. Et Merleau-Ponty de poursuivre : « [mais] Comment comprendre cette dépendance des parties à l'égard du tout ? » [SdC 26] : Comment concevoir une « élaboration des stimuli » par l'organisme, de façon telle que leur efficacité relève d'un sens biologique ? Quoi qu'il en soit, on est passé d'une conception passive de l'organisme à une conception active, où par voie « d'élaboration », le stimulus n'influe plus en qualité d'agent physique mais par le sens qu'il présente pour l'organisme : « Ainsi l'excitation ne serait jamais l'enregistrement passif d'une action extérieure, mais une élaboration de ces influences qui les soumet en fait aux normes descriptives de l'organisme » [SdC 28]. Autrement dit encore : « Le *stimulus* adéquat ne peut se définir en soi et indépendamment de l'organisme ; ce n'est pas une réalité physique, c'est une réalité physiologique ou biologique » [SdC 31]. Reste à élucider le principe d'élaboration d'un tel stimulus biologique.

Pour y parvenir, Merleau-Ponty va d'abord recourir à un argument de complexité. Précisément dans la discussion qu'il ouvre sur le réflexe de fixation oculaire, il remarque que les processus moteurs mis en jeu peuvent varier à excitation rétinienne constante, et que pour rendre compte de cela dans le cadre d'une physiologie classique « il [...] faudrait un mécanisme d'aiguillage extrêmement complexe » [SdC 34]. Merleau-Ponty poursuit alors : « Ne serait-il pas plus simple d'admettre que le mouvement de fixation résulte, non de l'addition de deux séries d'excitations indépendantes [externes et proprioceptives], mais d'un processus total où la part des excitations rétiniennes et celle des stimulations proprioceptives sont indiscernables ? ».

Mais on comprend bien que mécaniquement parlant cette solution, où « [...] sensorium et motorium fonctionnent comme les parties d'un seul organe » [SdC 36], est inenvisageable. Comment en effet concevoir que des influx constitués comme tels dans leur nature physico-chimique se trouvent reconfigurés par les engagements moteurs que ces influx se trouveraient justement commander ? il faudra donc penser les stimuli dans un autre ordre que celui de la matérialité, à savoir selon un ordre où ils agissent non pas comme *cause* mais comme *signes*, et très précisément ici comme signes d'un sens moteur. On voit alors ce qu'il faut entendre par « élaboration des stimuli » : non pas des processus de transformation à ontologie constante, mais la promotion d'un matériel encore inexistant pour l'organisme, du point de vue de son expérience effective du monde, au rang d'authentique stimulus,

c'est-à-dire au rang de percept investi d'une sens biologique : un percept qui signifie une possibilité ou un impératif d'action pour un organisme vivant, autrement dit au rang d'une expression au sens exact du terme.

On comprend alors pourquoi le stimulus peut être présenté comme « une réponse de l'organisme » : « C'est que l'excitation [...] n'est pas un effet importé du dehors dans l'organisme, c'est le premier acte de son fonctionnement propre » [SdC 31]. Ainsi par exemple, en est-il du caractère douloureux d'une excitation, qui se signalant sous ce trait à l'organisme contient l'idée motrice d'une vive réaction de protection. Autrement dit encore « La notion de stimulus renvoie à l'activité originale par laquelle l'organisme recueille des excitations dispersées localement et temporellement sur ses récepteurs et donne une existence corporelle à ces êtres de raison que sont [les excitations qualifiées comme objets de la physique] » [SdC 31].

Reste alors à donner un statut à ce « frémissement » physico-chimique qui vient affecter les champs récepteurs. Dans *PhP*, Merleau-Ponty l'abordera en termes de « sollicitation » et « d'intéressement ». Dans ce travail préparatoire qu'est *SdC*, le stimulus dans sa nature physique n'est qu'une « occasion » de percevoir : une « pointe » qui s'offre au corps et attend de lui d'exister à son niveau de réalité biologique : « Ce qui déclenche nécessairement une certaine réponse réflexe, ce n'est pas un agent physico-chimique, c'est une certaine forme d'excitation dont l'agent physico-chimique est l'occasion plutôt que la cause » [SdC 31]. De là le caractère équivoque de la notion de stimulus : « [qui] recouvre et confond l'événement physique tel qu'il est en soi et d'autre part la situation telle qu'elle est « pour l'organisme », seule décisive dans les réactions de l'animal » [SdC 139].

Dans sa plus ample portée, ce principe d'une « élaboration » des excitations matérielles en percepts ayant valeur expressive, rapporte le fait d'une liaison intime et harmonique de l'organisme à son milieu de comportement, telle qu'elle se dévoile dans le si parfait jumelage du corps à son environnement. C'est en effet parce que l'organisme a ce pouvoir de saisir un monde physique pour « [...] y faire apparaître un milieu à son image » [SdC 167] qu'il s'y ajuste si parfaitement. C'est ce dont témoignent notamment la souplesse, l'assurance et l'adaptativité des gestes à leurs contextes. Car s'il en est ainsi c'est que l'espace où le corps circule et déploie ses actions n'est pas un espace configuré hors de lui, préalablement à son existence, où il se trouverait plongé : c'est une géométrie d'action qui émane de sa puissance motrice : « Cet espace est lié avec le corps propre de l'animal comme une partie de sa chair » [Buytendijk cité in *SdC* 30].

#### 4 – Difficultés

Cette approche contient toutefois ses limitations. Car dans le tableau qui se trouve précédemment dressé, le corps et son monde sont en osmose : dans un rapport fusionnel de co-constitution : « À ces deux termes [corps & monde] définis isolément, il faut donc substituer deux corrélatifs, le « milieu » et l'« aptitude » qui sont comme les deux pôles du comportement et participent à une même structure » [SdC 174]. Et le maître mot qui relate un tel lien de syntonie est celui de « circularité » : ainsi Merleau-Ponty souligne que « [...] entre l'organisme et son milieu les rapports ne sont pas de causalité linéaire, mais de causalité circulaire » [SdC 13], ou encore que « [l'organisme] mesure lui-même l'action des choses sur lui et délimite lui-même son milieu par un processus circulaire [...] » [SdC 161]

Ce caractère de circularité dans l'établissement d'un corps et de son monde est corrélatif d'une *relation d'intériorité* de l'un à l'autre – donc d'une modalité relationnelle qui, on l'a dit, contrevient à l'ordre de l'objectivité matérielle des sciences, à savoir le rapport « *partes extra partes* » : « Ainsi situation et réaction se relient intérieurement par leur participation commune à une structure où s'exprime le mode d'activité propre de l'organisme » [SdC 140]

Qu'il s'agisse des actions corporelles prises en tant que telles, ou en tant que tournées vers un milieu, ou encore en tant que manifestant une intention du sujet, c'est bien chaque fois un ordre de relations intérieures qui se trouve accompli, autrement dit un ordre de signification.

Car le geste est comme une mélodie, dont, on a vu, qu'elle est présente en chaque note, ou comme une phrase, dont chaque mot accomplit le sens : chaque moment du geste est habité de l'intention d'un corps et de la finalité d'un acte. Ainsi, de même que l'acte de parole porte son terme et donc sa totalité dès le premier mot, les mouvements « [...] que j'exécute avec mon corps [...] anticipent directement la situation finale [...] je ne trouve pas [mon corps] en un point de l'espace objectif [comme un objet] pour le mener en un autre [...] je n'ai pas besoin de le conduire vers le terme du mouvement, il y touche dès le début et c'est lui qui s'y jette » [PhP 110]. Concernant alors la visée du geste, en tant que son accomplissement s'adresse et répond à un milieu et à ses sollicitations, c'est de nouveau des liens d'intériorité qui en tissent l'exécution : « [...] situation et réaction [...] sont deux moments d'un processus circulaire. » [SdC 140], ou encore, à un niveau de processus plus élémentaires : « il y a action réciproque et connexion interne entre les excitations afférentes d'une part, les influx moteurs d'autre part [...] » [SdC 50]

Mais il y a plus. Car les phénomènes du vivant comportent aussi dans leur dimension significative l'expression d'une part d'intériorité : le geste signifie, on l'a vu, par sa structure holistique (« les réactions d'un organisme ne sont pas des édifices de mouvements élémentaires, mais des gestes doués d'une unité intérieure » [SdC 140]), par son dialogue à un milieu (« agir sur [les choses] c'est faire exploser dans le champ phénoménal une intention en un cycle de gestes significatifs, ou souder aux choses dans lesquelles il vit les actions qu'elles sollicitent [...] » [SdC 204]), mais aussi par son rendu expressif, c'est-à-dire par l'extériorisation d'une animation intérieure : « Nos intentions trouvent dans des mouvements leur vêtement naturel ou leur incarnation et s'expriment en eux comme la chose s'exprime dans ses aspects perspectifs » [SdC 203].

Mais alors, ainsi conçu, le rapport entre l'organisme, comme puissance d'action, et son milieu, comme objet de perception, prend la forme d'un conditionnement réciproque : l'un (le milieu) oblige l'autre (le comportement) qui en retour le confirme. Dans les formes les plus élémentaires du vivant, les contenus de perception, en tant qu'ils n'expriment que des latitudes d'action, des logiques de prise, en déterminent alors le déclenchement. Car si « la perception [...] s'ouvre [...] sur une réalité qui appelle [l'] action plutôt que sur une vérité, objet de connaissance » [SdC 183], et dans le cas d'une stricte syntonie entre les deux pôles de la perception et de l'action, l'organisme se trouve comme en résonance avec son milieu qui n'est autre que la géométrie des actions à accomplir. Merleau-Ponty reprend à ce propos le vocable d'« extase » : « [le] milieu (...) dans lesquels l'animal vit en état d'extase » [Scheler cité in SdC 191]. On se trouve dans une conjoncture où il n'y a pratiquement plus lieu de différencier le corps et le monde, ni de concevoir le rapport de l'un à l'autre en termes d'action et de réaction : « On ne peut assigner un moment où le monde agit sur l'organisme, puisque l'effet même de cette « action » exprime la loi intérieure de l'organisme. En même temps que l'extériorité mutuelle des stimuli, se trouve dépassée l'extériorité mutuelle de l'organisme et de l'entourage » [SdC 174]

Sans doute, cette conjoncture d'une stricte interdétermination du monde comme géométrie d'actions et du corps comme principe moteur de ces actions est par trop radicale, et c'est en vérité une distanciation plus ou moins grande de ces deux plans, du perçu et de l'agir, qui se trouve de fait accompli.

Dualement, c'est dans des situations pathologiques que l'on observe une abolition de la distance entre ces deux plans, qui induit donc une conformation obligée des actions au milieu. Ainsi, discutant de ces questions, Merleau-Ponty distingue les conduites « automatiques » ou « concrètes », qui donc adhèrent à leur milieu, et les conduites « catégorielles » ou « abstraites », qui relèvent d'une capacité à reconfigurer le monde et à y installer des significations nouvelles [PhP, 1ère Partie, Chap. III, p. 114]

A ce point, le questionnement est alors le suivant :

Comment échapper au déterminisme de la circularité corps/monde, c'est-à-dire comment s'extirper de la gangue d'action que constitue un « milieu ». Autrement dit encore, et reprenant les options terminologiques de Merleau-Ponty, comment quitter le « concret » pour atteindre la liberté créatrice de « l'abstrait ». Et ce questionnement se transpose au plan sémiotique de la façon suivante : comment sortir de l'unité expressive qui, pareillement, détermine et enferme les usages des signes pour accéder à

la sphère d'un langage libre et créateur de sens nouveaux. On imagine bien ici qu'une polarisation et une « rupture de symétrie » du signe en sera la clé, précisément ne ce qu'elle ouvrira sur la possibilité de déborder les régimes de légalité qui administrent l'ordre des signes.

### **5 – La voie d'une solution**

Nous avons donc rappelé que les mouvements « concret » et « abstrait » sont pénétrés de deux sortes de conscience du monde : le mouvement concret s'effectue dans un monde dont la facture, perçue et vécue, est celle d'un schéma directif, le mouvement abstrait s'opère dans un monde reconnu comme « milieu objectif » : monde d'objets libérés de la puissance d'action de mon corps propre, institués en eux-mêmes, et qui en retour ne l'obligent à rien.

Le mouvement abstrait, dans son pouvoir de produire un environnement de valeurs nouvelles, présenterait ainsi deux facettes concomitantes : la face résiduelle d'un monde vidé de ses anciennes significations « concrètes », en somme le « milieu objectif » d'une conscience transcendante, et un monde projeté dont le « milieu objectif », passif et muet, constitue un réceptacle possible.

Mais il n'y a pas que les choses qui se trouvent alors concernées par ce procès de reconfiguration objectivante, c'est le geste aussi, en tant que tel : comme engagement du corps au monde, qui se trouve installé dans un entre-deux, où, sans nécessairement perdre de sa spontanéité, il se trouve possiblement tracé, promu comme figure, inscrit dans une spatialité externe, et presque considéré objectivement dans sa réalité physique cinématique. De cette façon, le geste se trouve susceptible d'être réfléchi et thématisé pour se voir impliqué dans l'installation de nouveaux milieux.

C'est donc par l'effet d'un découplage, qui vide le geste de son sens vital pour en faire le vecteur de significations nouvelles, que le sujet échappe au conditionnement de son milieu comme perçu et accède à la liberté d'action.

L'opération fondamentale qui permet cela est une sorte de dissymétrisation du perçu dans sa nature première de fait expressif : l'objet primitivement approché comme présence d'une signification va se trouver polarisé en signifiant et signifié, et de façon telle que le signifiant puisse se détacher du signifié pour gagner son autonomie, mais tout en restant d'une certaine façon rattaché au signifié, sans quoi il perdrait totalement son statut de signifiant.

C'est cette opération fondamentale de polarisation et de dissymétrisation qui se trouve au fondement de l'authentique aptitude symbolique : à savoir la capacité de produire du sens, et non de vivre dans le milieu des seules significations que par essence le vivant se constitue comme monde environnant.

Car, comme y insiste Merleau-Ponty, « Ce qui définit l'homme n'est pas [seulement] la capacité de créer une seconde nature, — économique, sociale, culturelle, — au-delà de la nature biologique, c'est plutôt celle de dépasser les structures créées pour en créer d'autres » [SdC 189]. Or pour dépasser les structures existantes au sein desquelles l'homme agit et se positionne comme dans une nature, il lui faut posséder ce pouvoir de s'en distancer, donc de neutraliser temporairement les significations qui y sont établies, pour dans un second temps les abolir à l'avantage de significations nouvelles.

Et ceci vaut tout autant les systèmes culturels et symboliques, dont une théorisation doit alors rendre nécessairement compte de la possibilité qu'ils offrent de contrevenir à leurs propres modes de fonctionnement, autrement dit la possibilité d'enfreindre leur législation, pour instituer de nouvelles structures de signification. Ainsi « [les] objets d'usage [au nombre desquels, souligne Merleau-Ponty, se trouvent les mots] et [les] objets culturels ne seraient pas ce qu'ils sont si l'activité qui les fait paraître n'avait aussi pour sens de les nier et de les dépasser » [SdC 190]. Or, comme on a vu, cette opération suppose une sorte de neutralisation du signifié, et une sorte d'objectivation du signifiant, autrement dit, au plan du corps vivant et de ses perceptions, passer d'un « milieu » à un « univers » : « [...] la perception qui nous est apparue jusqu'ici comme l'insertion de la conscience dans un berceau d'institutions et dans

le cercle étroit des « milieux » humains, peut devenir, en particulier par l'art, perception d'un « univers ». À l'épreuve d'une réalité immédiate se substitue la connaissance d'une vérité » [SdC 190-191].

Mais il ne s'agit pas simplement de neutraliser la dimension significative du monde comme expression, pout instituer à sa place un univers objectif et relevant non plus d'une conscience vivante mais d'une conscience transcendantale, il s'agit aussi de renouveler la valeur sémantique des signifiants alors temporairement neutralisés. On peut parler ici d'une reconfiguration des « point de vue » : « C'est cette possibilité d'expressions variées d'un même thème, cette « multiplicité perspective » qui manquait au comportement animal. C'est elle qui introduit une conduite cognitive et une conduite libre. En rendant possibles toutes les substitutions de points de vue, elle délivre les « stimuli » des relations actuelles où les engage mon point de vue propre, des valeurs fonctionnelles que leur assignent les besoins de l'espèce définis une fois pour toutes. » [SdC 133]

De cette discussion on retiendra que, autant pour échapper à une problématique « causalité circulaire » entre l'organisme et son milieu, que pour rendre compte de la malléabilité et de l'évolutivité des systèmes symboliques, on devra concevoir des formes sémiotiques qui, par voies d'une polarisation (en signifiant et signifié) accompagnée d'une rupture de symétrie (entre signifiant et signifié), confèrent à un signifiant possiblement détaché de son sens la position fonctionnelle sur laquelle la légalité du système sémiotique peut être reconsidérée en vue de l'établissement de sens nouveaux.

Pour prévenir toute méprise, précisons aussitôt que la « polarisation » n'est pas une dissociation. Par la polarisation il s'agit certes de faire apparaître deux constituants au sein d'une unité « expressive » où, originellement, « le signe [dans son aspect] sensible et sa signification ne sont pas même idéalement séparables » [Ph 48], mais pas d'en accomplir la « consommation », c'est-à-dire de n'en retenir qu'un objet idéal, ceci après l'avoir rapporté au format d'une simple correspondance, alors conventionnelle, entre deux identités autonomes, relevant respectivement du sensible et de l'intelligible. La polarisation n'est pas une scission mais l'installation d'une tension par laquelle deux pôles se trouvent établis, deux pôles alors identifiables mais conservant une certaine forme d'interdétermination qu'il y aura lieu d'explicitier. En somme, la polarisation est une position intermédiaire entre les modes des liaisons internes et externes : alors que des termes participant d'une liaison interne se contiennent mutuellement (non pas réellement mais sur le mode de la signification), ainsi de la partie à l'égard du tout dans une perspective holistique, et alors que des termes participant d'une liaison externe sont constitués chacun pour eux-mêmes, et ceci donc préalablement à leur assemblage, la connexion polaire joue sur les deux tableaux, quoique dissymétriquement : les pôles peuvent être considérés, au moins par la pensée, tour à tour, et même pour l'un des deux (le signifiant), saisi dans sa part matérielle, mais il ne sont pas pour autant dissociables, dans la mesure où l'existence de l'un est entièrement subordonnée à celle de l'autre.

Or c'est précisément cette structure de polarisation qui se trouve réalisée dans la morphodynamique du signe saussurien [Piotrowski 1997, 2009, 2017], dont nous allons maintenant rappeler schématiquement les principales pièces fonctionnelles et leur architecture d'ensemble, pour ensuite les commenter au point de vue d'une problématique de la polarisation.

## **6 -- Morphodynamique du signe saussurien**

*NB : Dans ce paragraphe nous reprenons des éléments de la présentation de la « morphodynamique du signe saussurien » que nous avons livrée dans [Ducard & Biglari 2020]*

### **6.1 -- Architecture fonctionnelle du signe saussurien**

Pour établir le signe saussurien sous une écriture morphodynamique, il faut en préalable avoir déterminé son architecture fonctionnelle. Ce à quoi nous nous appliquons aussitôt, en se limitant à l'essentiel.

Les principes et les concepts au soubassement du signe saussurien sont principalement ceux de *différence*, *d'opposition*, *de syntagmatique*, *de paradigmatique* et de *valeur*. Considérons les tour à tour.

Dans un passage<sup>3</sup> du *Cours II* [Godel, 1957, p. 193] où il discute et compare les « principaux caractères » des signes graphiques et linguistiques, Saussure fait le départ entre d'un côté le régime de la *différentialité*, qu'il assimile alors à la *négativité*, et de l'autre le régime de l'*oppositivité*. Pour établir dans un strict respect de la lettre saussurienne le propre de chacun de ces régimes, il faut considérer la définition saussurienne de l'*opposition*, à savoir : « différence conjointe à un rapport » [Godel, 1957, p. 200] – sachant qu'il existe deux sortes de rapports<sup>4</sup> : le paradigmatique et le syntagmatique – ce que nous noterons par l'équation «  $Opp = \Delta + S\&P$  ».

Contrairement à ce que cette formule pourrait laisser croire, l'opposition n'est pas homogène à la différence. Celle-ci n'est pas simplement celle-là augmentée de connexions S&P, et leurs champs d'application sont bien distincts. En effet, alors que les *oppositions* concernent<sup>5</sup> les signes dans leur entier, les différences opèrent séparément aux plans des substances d'expression et de contenu pour y établir respectivement des signifiants et des signifiés : « deux signifiants ou signifiés sont différents, deux signes sont opposés » [Saussure in Godel, 1957, p. 153]. Duale, c'est l'incomplétude des rapports de différence qui se trouve ainsi affirmée : s'ils participent de l'élaboration des identités sémiolinguistiques, ils ne suffisent pas à les constituer<sup>6</sup>.

Dans cette équation, la dimension « relationnelle » (les « rapports S&P ») apparaît donc comme *principe promouvant les différences en oppositions* : les rapports S&P inscrivent la différence dans l'ordre du système (de signes). Plus précisément : le jeu des rapports S&P accomplit la conversion et la connexion structurales des régimes de différenciation qui opèrent aux plans des substances pour ainsi produire des signes en tant qu'identités oppositives.

Il s'agira alors d'expliquer précisément comment s'opère cette conversion systémique de la différence, à savoir comment l'équation «  $Opp = \Delta + S\&P$  » se trouve effectivement mise en œuvre. Et pour ce faire, il faudra commencer par préciser la nature des rapports de différence aux plans de l'expression et du contenu.

Concernant le régime des différences au plan du contenu, tout a été dit : l'intuition saussurienne des différences qui configurent en signifiés la substance du contenu est une *intuition topologique et dynamique* : la différence est pensée sur le mode d'un *système de discontinuités* (réseau de frontières) catégorisant en sous-domaines attenants (les signifiés en rapports de limitation réciproque) un espace substrat (de contenu) supposé homogène. Et cette intuition *topologique* se double d'une dimension *dynamique*. Car le réseau de frontières découpant l'espace substrat en signifiés est fondamentalement l'actualisation d'une configuration d'équilibre à laquelle des dynamiques sous-jacentes, s'exprimant *spatialement* comme propensions expansionnistes, parviennent en se limitant réciproquement.

Pour ce qui concerne les différences entre signifiants, l'affaire est plus complexe : Saussure reconnaît le caractère différentiel (au sens topologique et dynamique) des phonèmes (qui sont des « entités oppositives, relatives et négatives » [CLG 164]) mais il ne reconnaît pas aux signifiants une même nature formelle : entre les signifiants les rapports de différence ne sont pas de nature topologique et dynamique, mais algébrique. Précisément<sup>7</sup>, selon Saussure les signifiants sont à différencier en regard du *nombre*, de la *qualité* et de l'*ordre des unités qui les composent* (phonèmes). De cette façon, les signifiants portent des

<sup>3</sup> L'essentiel de ce passage se retrouve dans le *Cours* aux second et troisième paragraphes du chap. IV.

<sup>4</sup> « [...] le jeu des différences se manifeste dans deux ordres de rapports : celui des syntagmes et celui des associations » ((Godel, 1969 : 200) fondé sur Saussure in Godel, 1969, (Cours II, note 74) p 72 & (Cours III, note 142) p. 89).

<sup>5</sup> « Dès que l'on compare entre eux les signes [...] on ne peut plus parler de différences ; l'expression serait impropre, puisqu'elle ne s'applique bien qu'à la comparaison de deux images acoustiques, par exemple *père* et *mère*, ou à celle de deux idées, par exemple l'idée « père » et l'idée « mère » ; deux signes comportant chacun un signifié et un signifiant ne sont pas différents [...] Entre eux il n'y a qu'*opposition* » (Saussure in Godel 1969 : 153).

<sup>6</sup> Sur ce point les sources sont formelles : « l'entité linguistique n'existe que par l'association du signifiant et du signifié ; dès qu'on ne retient qu'un de ces éléments, elle s'évanouit ; au lieu d'un objet concret on n'a plus devant soi qu'une pure abstraction » (CLG, 144), ou : « dans un système de signes, comme la différence coïncide toujours avec l'opposition, le caractère négatif [*i.e.* différentiel] ne s'observe jamais à l'état pur : « il ne peut l'être en effet que si, par abstraction, on considère qu'un seul côté du signe » (Godel, 1969 : 197).

<sup>7</sup> « sans le reconnaître expressément, Saussure devait penser que les différences de signifiants se laissent observer et analyser plus aisément que celles des signifiés. Deux suites de sons ne peuvent différer que par le nombre, la qualité et l'ordre des unités irréductibles, et on a vu [...] que la détermination de ces unités, pour Saussure, ne pose pas de véritable problème » (Godel, 1969, p. 199, nous soulignons).

identités (agencements spécifiques de composantes phonématiques) qui ne sont pas conditionnées par leurs différences mutuelles mais au contraire qui les fondent (en termes, donc, de nombre, de qualité et d'ordre).

Disposant de ces précisions sur les rapports de différence, on pourra alors utilement reconsidérer la conception saussurienne d'une langue : « [...] comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses [...] et sur celui non moins indéterminé des sons » [CLG : 155-156], autrement dit comme une connexion entre différences d'idées et différences de sons.

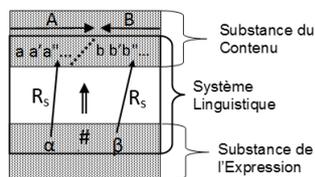
Notons alors par « # » le rapport de différence « distinctive » (entre signifiants), par « / » le rapport de différenciation négative (limitation réciproque entre signifiés), et par « ↔ » la connexion fonctionnelle entre les différences de signifiants et de signifiés. On est donc passé du schéma d'une « corrélation de rapports différentiels opérant sur deux masses amorphes », soit la formule «  $sia_1/sia_2 \leftrightarrow sié_1/sié_2$  », à la formule «  $sia_1\#sia_2 \leftrightarrow sié_1/sié_2$  ».

Ce faisant, on a clairement rompu la symétrie du signe, telle qu'on la trouve exposée dans de nombreux passages du *Cours* – laquelle symétrie se trouve d'ailleurs remise en question par Saussure lui-même, notamment par une modification radicale, dans le troisième cours [Cours III 286], du schéma du signe, où la double flèche (entre signifiant et signifié) est remplacée par une simple flèche (du signifiant vers le signifié – ce que nous noterons  $sia \rightarrow sié$ ), et corrélativement, au travers du concept de valeur<sup>8</sup>, qui introduit une « relation de signification » orientée (ou relation « d'échange », notée  $R_s$ ) entre le signifiant (pensé comme valeur) et sa contrepartie « substantielle » (extérieure au système, dont les items sont ici notés  $a, b, c...$ ).

Le schéma général que l'on tire de ce qui précède est alors le suivant :

#### Notations :

- signes  $\alpha/A$  et  $\beta/B$  (suivant le patron signifiant/signifié) ;
- $a, a', a''...$   $b, b', b''...$  : contreparties en substance de  $\alpha$  et  $\beta$  (via  $R_s$ ) ;
- le trait en pointillé note un rapport différentiel (frontière) catégorisant la substance du contenu en sous-domaines attenants (A et B).



Pour achever le montage, deux étapes restent à accomplir :

- (i) apporter une détermination mathématique des rapports différentiels au plan du contenu ;
- (ii) rendre compte de la double flèche «  $\Rightarrow$  » ;

<sup>8</sup> Rappelons, s'il était nécessaire, la définition de la valeur : « [les valeurs] semblent régies par ce principe paradoxal. Elles sont toujours constituées : 1° par une chose *dissemblable* susceptible d'être *échangée* contre celle dont la valeur est à déterminer ; 2° par des choses *similaires* qu'on peut *comparer* avec celle dont la valeur est en cause » (CLG : 159). Par ailleurs, soulignons que la relation d'« échange » (ou de « signification ») ouvre bien sur la sphère extralinguistique des *idées* : « [...] un mot peut être échangé contre quelque chose de dissemblable : une idée ; en outre il peut être comparé avec quelque chose de même nature : un autre mot » et plus avant « [le mot] peut être « échangé contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification ; [mais] il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables » (CLG : 159) – « [...] *mouton* peut avoir la même signification que l'anglais *sheep*, mais non la même valeur » (CLG : 159)

**Commenté [A1]:** -être que vous pourriez vous passer de certaines notes (entre 2 et 10) ?

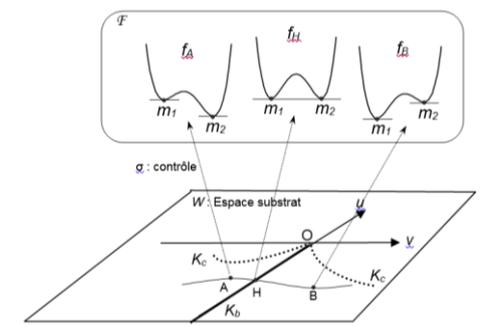
**Commenté [p2R1]:** Je vous laisse faire le ménage : jugez de ce qui est nécessaire ou superflu (en fonction du lectorat ciblé par l'ouvrage)

Pour le premier point, la solution nous est livrée « clé en main » par le dispositif morphodynamique, qui rend justement compte des processus de catégorisation différentielle (installation de frontières) d'un espace substrat. Venons-y.

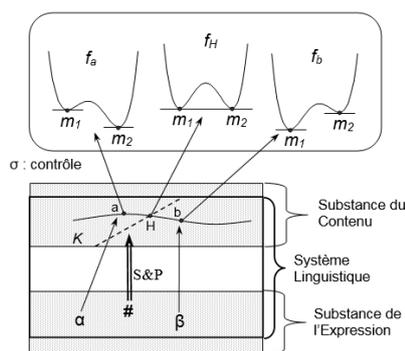
### 6.2 – Caractérisation morphodynamique

Très sommairement, ce que nous apprend le modèle morphodynamique<sup>9</sup>, c'est que les frontières  $K$  catégorisant un espace substrat homogène  $W$  sont à penser comme la trace dans cet espace des instabilités d'un espace interne  $F$  de dynamiques qualitatives (fonctions potentiel  $f_i$ ) qui déterminent des états en compétition mutuelles ( $m_i$ ) et que ces unités du substrat « contrôlent » (champ  $\sigma$ ).

Autrement dit, les unités A, H, B de l'espace substrat, ici de la substance du contenu, sont à considérer comme des paramètres de contrôle de formes dynamiques, respectivement  $f_A, f_H, f_B$ , déterminant chacune un certain état *actuel* (le minimum absolu) en opposition à d'autres états alors virtuels (les minimum relatifs). Et les unités « frontières » H dans l'espace substrat sont précisément celles-là qui déterminent des dynamiques instables, notamment des dynamiques où plusieurs états prétendent également (égalité des minimum relatifs  $m_1$  et  $m_2$ ) à la réalisation. La figure suivante (cas de la singularité « cusp ») en propose une illustration.



Pour rendre précisément et adéquatement compte de l'émergence de rapports différentiels (topologiques et dynamiques) installant des signifiés dans une substance de contenu, il suffira donc d'assigner aux occurrences de substance la fonction de paramètre de contrôle de formes dynamiques, autrement dit de considérer la substance du contenu comme un espace externe  $W$  de contrôle de dynamiques – ce que livre le schéma suivant :



<sup>9</sup> Cf. (Thom 1977) & (Petitot 1985a, b & 1992)

Dans cette architecture fonctionnelle, le rapport d'échange  $\rightarrow$  (entre  $\alpha$  (resp.  $\beta$ ) et  $a$  (resp.  $b$ )) se trouve alors promu au rôle d'un contrôle, que l'on dira « primaire ». Précisément : le rapport d'échange entre une unité d'expression, par exemple  $\alpha$ , et l'unité  $a$  de substance de contenu qu'elle pointe se trouve en effet prolongé par le champ  $\sigma$  de  $W$  vers  $F$ . Or il se trouve que par l'effet de la composition fonctionnelle «  $\sigma \circ \rightarrow$  », et *en regard* des processus de catégorisation qui en constituent l'aboutissement structural, la relation  $\rightarrow$  reçoit, dans une logique de rétroaction des statuts, la position fonctionnelle d'un contrôle, alors « primaire ».

De cette façon, le terme d'expression  $\alpha$ , à travers son rapport d'échange avec l'unité de contenu  $a$ , se trouve déterminer, *via* le contrôle secondaire  $\sigma$  de  $W$  vers  $F$ , une dynamique  $f_A$  dont l'état  $m_2$  est actualisé dans un contexte de compétition pour la réalisation avec un état  $m_1$ , lequel serait actualisé si le contrôle se trouvait commandé par l'unité d'expression  $\beta$  — ce qui s'exprime par une structuration différentielle (frontière) de la substance de contenu.

### 6.3 – Sur la constituance du signe

6.3.a – Avant d'aborder le point (ii) précédent qui nous conduira à prendre en considération la morphodynamique non plus du signe isolé mais des interactions S&P entre signes, il faut ici observer que le schéma fonctionnel mis sur pied rend justice, très directement d'ailleurs, de l'unité indivise (quoique dissymétrique) du signe.

En effet, le rapport de contrôle, primaire puis secondaire, qui relie les signifiants aux dynamiques ( $f_i$ ) déterminant des structurations différentielles de la substance du contenu, est un rapport qui, d'un point de vue, fait appel à des unités (paramètres de contrôle) relevant d'un espace (de contrôle) pourvu de régimes de constitution propres (par exemple une métrique, ou, pour ce qui nous préoccupe, un ordre phonologique), et, d'un autre point de vue, établit fonctionnellement ces unités comme « purs » facteurs de constitution d'identités différentielles relevant d'une sphère distincte.

Si on met l'accent sur ce second aspect, donc sur la fonction morphogénétique du signifiant, telle que le lui assigne le dispositif morphodynamique, c'est le caractère intégré et dissymétrique du signe comme association d'un signifiant et d'un signifié qui se trouve mis en avant. En effet, d'abord approximativement : l'existence des signifiés, comme termes d'un processus d'émergence de valeurs différentielles, étant conditionnée par les signifiants, ces derniers sont donc par construction « consubstantiels » aux signifiés. C'est une vérité quasi analytique. Mais si les signifiés ne sauraient donc être conçus séparément des signifiants, il n'en est pas réciproquement : la donnée des signifiants (comme facteurs de contrôle) est, toujours par construction, un préalable fonctionnel à l'établissement de signifiés, mais non pas réciproquement.

Signifiants et signifiés apparaissent donc comme les pôles fonctionnellement appariés, quoiqu'inégalement (dissymétrie), du signe. La morphodynamique établit ainsi le signe dans son unité intégrée sous une forme polarisée, qui, comme il a été discuté plus haut, ouvre sur une sortie de l'« enfermement expressif. Cette dissymétrie interne du signe dévoile tout son sens fonctionnel lorsqu'on examine plus minutieusement le principe de l'intégration du signifié au signifiant.

6.3.b – Considérant donc le schéma morphodynamique initial, il s'agit maintenant de rendre compte de la double flèche «  $\Rightarrow$  ». Ce faisant, et essentiellement, il s'agira de passer d'une morphodynamique (inachevée) du signe isolé à une morphodynamique des interactions entre signes, telles qu'elles se trouvent donc établies suivant les modes du syntagmatique et du paradigmatique.

Observons d'abord que différentialité et rapports S&P ont « fonctionnellement partie liée », précisément en ce que les rapports de différence négative au plan du contenu conditionnent *l'existence même des signes* : la disparition d'une frontière dans la substance du contenu a pour conséquence de mettre en continuité, *i.e.* d'homogénéiser, les deux sous-domaines (les signifiés) qu'elle institue suivant des rapports de limitation réciproque. Un tel « effondrement » structural affecte donc l'existence des signifiés, et du même coup celle des signes qui les impliquent.

C'est donc dire que la flèche «  $\Rightarrow$  » (qui gouverne l'installation de frontières dans la substance du contenu) est fonctionnellement impliquée dans l'existence *versus* la non-existence en langue. Par ailleurs, c'est dans le syntagmatique et le paradigmatic comme axes variationnels que se trouvent mises en jeu et que se rencontrent les modalités de l'*existant* et du *non existant* en langue. Plus précisément les rapports S&P, en tant qu'ils administrent les variations d'un syntagme donné, constituent une structure opératoire en prise sur le possible et l'impossible en langue. Il en est ainsi, par exemple, des paires différentielles, dont l'analyse linguistique fait un usage constant, et qui mettent précisément et méthodologiquement en scène la sortie de la légalité linguistique, autrement dit la sortie de la sphère de l'existence en langue.

Soulignons qu'il s'agit ici non pas d'une légalité globale et d'un seul tenant mais d'une légalité locale et stratifiée, qui permet de concevoir des distorsions ponctuelles sous forme d'altérations de seuils, dans une logique d'ajustement, de reconfiguration et de négociation de sens en parole.

Nous retiendrons donc que la relation de détermination «  $\Rightarrow$  », qui régit à son aboutissant l'existence et la non-existence en langue, renvoie donc structurellement à l'ordre des rapports S&P.

On comprend donc le sens fonctionnel de la dissymétrie du signe. Car si le signifiant et le signifié partageaient un même statut et une même fonction, en somme s'ils tenaient des rôles équivalents à titre de constituants du signe, l'anéantissement de l'un entrainerait celui de l'autre et réciproquement, et il serait alors impossible d'impliquer en langue, à des fins de construction sémantique, des configurations syntagmatiques outrepassant la légalité linguistique. Mais il n'en est pas ainsi, comme en témoigne le « maintien » du signifiant quand bien même aucun signifié ne se trouve actualisé : lorsque le processus de différenciation du contenu échoue en écho à une transgression de la légalité linguistique, anéantissant alors toute existence sémantique en langue, la face du signifiant n'en subsiste pas moins à une conscience linguistique comme complexes phonématiques ou graphématiques ouvrant alors sur un néant de signification. La dissymétrie du signe est donc pour partie le corrélat fonctionnel d'un système qui, *via* les rapports S&P et en tant que ceux-ci mettent fonctionnellement en jeu l'impossible de langue, *incorpore les modalités de sa propre transgression*.

## **7 -- Conclusion**

La morphodynamique établit donc le signe sous une forme polarisée : les faces du signifiant et du signifié, quand bien même interdépendantes (quoique dissymétriquement) y peuvent être approchées et qualifiées distinctement l'une de l'autre, précisément en des termes (substance et de forme) qui relèvent de la catégorialité des sciences empiriques. De cette façon aussi la morphodynamique installe le signe dans une configuration structurale intermédiaire entre l'ordre des rapports internes et celui des rapports externes -- le premier administrant le fait expressif, le second présidant à une objectivité empirique -- et lui confère ce faisant le pouvoir de générer de nouvelles dimensions de signification, donc de se défaire du rets expressif. Car, comme on a vu, si le signe ainsi polarisé permet de « nier et dépasser » la grille des sens et des valeurs disponibles, c'est du fait d'une inégalité de statut entre signifiant et signifié : le signifiant constituant un point d'appui pour la reconfiguration des significations établies, et cette dernière opération étant elle-même possible du fait que les signifiés sont des identités différentielles, et que les signifiants en tant qu'ils contrôlent l'émergence des rapports différentiels dans la substance de contenu, administrent (*via* les rapports S&P) l'identité et l'existence des signifiés.

## Bibliographie

- Benveniste, E., 1966 : *Problèmes de linguistique générale* I, Gallimard, Paris.
- Cadiot, P., Visetti, Y.-M., 2001 : *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, PUF, coll. *Formes Sémiotiques*, Paris.
- Godel, R., 1969 : *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*, Droz, coll. *Publications Romanes et Françaises*, 61, Genève.
- Hjelmslev, L., 1968, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, coll. *Arguments*, 35.
- Husserl, E., 1969 : *Recherches logiques (prolégomènes)*, vol. 1, PUF, coll. *Epiméthée*, Paris.
- Husserl, E., 1991 : *Recherches logiques (recherches 1 et 2)*, vol. 2, part. 1, PUF, coll. *Epiméthée*, Paris.
- Husserl, E., 1995 : *Leçons sur la théorie de la signification*, Vrin, coll. *Bibliothèque des textes philosophiques*, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 1996 (1947), *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Verdier.
- Merleau-Ponty, M., 1969, *La Prose du monde*, Gallimard, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 2003, *Signes*, Gallimard, coll. *Folio-Essais*, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 1960, *La structure du comportement*, PUF, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 2001 (1945) : *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. *Tel*, Paris.
- Merleau-Ponty, M., 2011. *Le Monde sensible et le monde de l'expression*. Notes du cours au Collège de France, texte établi et annoté par E. de Saint Aubert & S. Kristensen, Genève: MétisPresses.
- Petitot, J., 1985a : *Les catastrophes de la parole*, Maloine, coll. *Recherches Interdisciplinaires*, Paris.
- Petitot, J., 1985b : *Morphogénèse du sens : 1, Pour un schématisme de la structure*, PUF, coll. *Formes Sémiotiques*, Paris.
- Petitot, J., 1992 : *Physique du sens : de la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*, éditions du CNRS, Paris.
- Piotrowski, D., 1997 : *Dynamiques et structures en langue*, Paris, CNRS Éditions, coll. *Sciences du Langage*, Paris.
- Piotrowski, D., 2009, *Phénoménalité et Objectivité Linguistiques*, Paris, Champion, Collection *Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique*.
- Piotrowski, D., 2010, « morphodynamique du signe ; I – L'architecture fonctionnelle », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 63, p. 185-203.
- Piotrowski, D., 2011, « morphodynamique du signe ; II – Retour sur quelques concepts saussuriens », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64, p. 101-118.
- Piotrowski, D., 2012, « morphodynamique du signe ; III – Signification phénoménologique », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, p. 103-123.
- Piotrowski, D., 2012, « Sur la concrétude du signe : Saussure et Husserl », *Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° spécial *Linguistique et phénoménologie du langage*, P. Cadiot coord., mai 2012, p. 30-43.
- Piotrowski, D., 2013, « L'opposition sémiotique/sémantique comme articulation de la conscience verbale », *Versus—Quaderni di Studi Semiotici*, 117, p. 27-52.
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2014, « Connaissance sémiotique et mathématisation : sémiogénèse et explicitation », *Versus—Quaderni di Studi Semiotici*, n° 118, p. 141-170.
- Piotrowski, D., Visetti, Y.-M., 2017, « The game of complexity and linguistic theorization », in Perconti, P., La Mantia, F., Licata, I., (Eds), *Language in Complexity*, Springer, coll. *Lecture Notes in Morphogenesis*.
- Piotrowski, D., 2017, *Morphogenesis of the Sign*, Springer Publisher.
- Rosenthal, V., Visetti, Y.-M., 2010, « Expression et sémiologie, pour une phénoménologie sémiotique », *Rue Descartes* 2010/4 (n° 70).
- Saussure, F. de, 1972 (1916), *Cours de linguistique générale*, Payot, coll. *Bibliothèque Scientifique*, Paris.
- Saussure, F. de, 2005, *Cours III : Le troisième cours*, Cahier d'É. Constantin, CFS, vol. 58.
- Thom, R., 1990, *Apologie du logos*, Paris : Hachette.
- Thom, R., 1977, *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Paris, InterÉditions.

Commenté [A3]: Les prénoms à mettre en entier

Commenté [A4R3]: Voilà !